

DES MO



AMITIÉS GRÉCO-SUISSES - LAUSANNE
BULLETIN N° 58 - NOVEMBRE 2024

ENCHANTEMENTS ET POUVOIRS FÉMININS EN GRÈCE ANCIENNE

Lorsqu'on parle de magie aujourd'hui, le sujet nous semble clair : il s'agit de pratiques qui se situent hors de la religion chrétienne, désapprouvées par elle, et d'une nature sauvage, primitive, sans rationalité. Dans le monde grec antique, cet antagonisme n'existe pas. Les pratiques « magiques », qui visent à mobiliser une force surnaturelle pour la contraindre à exécuter un ordre qui concerne la vie personnelle, sont très proches des pratiques religieuses. On y retrouve des incantations et des offrandes, mais une des différences majeures est que l'action exécutée se déroule dans un lieu privé, voire caché, en toute discrétion, souvent de nuit, contrairement aux rites de la religion officielle, d'ordinaire exécutés de jour à la vue de toute la collectivité. Des prières d'un type particulier et des objets spécifiques caractérisent aussi ce domaine d'activité.

Les Anciens ont établi une distinction dans le vocabulaire pour condamner les pratiques qui pouvaient menacer l'ordre social, notamment quand il s'agit de nuire à un membre de la communauté. Dans la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C., marquée par le contact avec le monde perse au travers des guerres médiques, les références littéraires à la magie commencent à se multiplier. Celle-ci est avant tout une question de point de vue, le mot magie étant généralement utilisé afin de stigmatiser des pratiques qui entrent en conflit avec des normes religieuses, culturelles, sociales... Pour les auteurs grecs, notamment Hérodote dans ses *Histoires*, dépeindre le monde perse correspondait à un exercice d'autodéfinition : on décrit les Perses en les comparant aux Grecs et donc à ce qu'ils ne sont pas. Les Grecs jugent leurs coutumes barbares, leurs rites religieux incompréhensibles. On retiendra, chez Hérodote, l'une des premières descriptions

des μάγοι, *mágoi*, un terme utilisé pour désigner les prêtres perses, les prêtres d'une religion autre, des magiciens en quelque sorte. C'est dans cet espace linguistique que s'inscrivent d'autres termes issus du même radical d'origine iranienne *mag-*, comme μαγεία, *mageía*, qu'on aurait tendance à traduire par magie, en faisant attention à ne pas appliquer une conception moderne du terme au système de pensée grec qui conçoit ces mots au travers d'une identité culturelle propre.

Les pratiques qu'on qualifierait de magiques sont toutefois déjà bien présentes avant les guerres médiques dans le monde grec. Les témoignages littéraires et iconographiques mettent notamment en scène l'ambivalence des rapports entre les hommes et les femmes dont on craint les pouvoirs secrets associés aux pratiques magiques. L'*Odyssée* d'Homère met en scène Circé, une femme redoutable d'origine divine, – fille d'Hélios, le Soleil, et de Perséis, une Océanide – qui transforme en animaux les compagnons d'Ulysse, à peine arrivés sur son île¹. Charmés par sa douce voix, « ils boivent d'un seul trait » la boisson de bienvenue, et Circé « les frappe et va les enfermer sous les tecto de ses porcs² ». Encore chez Homère, ce sont les sirènes, mi-femmes, mi-oiseaux, « qui charment tous les mortels qui les approchent³ » par leurs chants irrésistibles. Puis Médée, nièce de Circé, dont les enchantements ont permis à Jason de mener à bien sa quête de la Toison d'or, est évoquée dans la *Théogonie* d'Hésiode quelques décennies plus tôt. Les auteurs grecs associent ainsi régulièrement la magie à des activités féminines.

1 Homère, *Odyssée* 10,233-240.

2 Homère, *Odyssée* 10,233-240 (trad. V. Bérard).

3 Homère, *Odyssée* 10,37-44 (trad. V. Bérard).

C'est cette image de la femme dangereuse, habile dans bien des domaines comme la manipulation de substances tantôt nuisibles, tantôt bénéfiques, les *phármaka*, qui est peu à peu imprégnée par le nouveau concept de magie issu du contact avec la religion perse.



Fig. 1 : Loutrophore apulien à figures rouges, attribué au Peintre du Louvre MNB 1148, 330 av. J.-C. The J. Paul Getty Museum, Villa Collection 86.AE.680. Licence CC0.

De l'ennemi externe, le Perse, s'opère une translation vers l'ennemi interne, la femme ; l'altérité culturelle est relayée par une altérité genrée, un glissement visible sur la céramique grecque où les représentations de Médée en habit perse, malgré ses origines grecques, débutent vers 430 av. J.-C.⁴. Les pratiques magiques sont ici celles de l'Autre par excellence, la femme au sein de la société grecque antique où seuls les hommes sont des citoyens.

L'image de pratiques dangereuses exécutées par des femmes transmises par les textes et les images reflète-t-elle la réalité ? Plusieurs artéfacts en offrent un aperçu, des peintures de vases grecs et italiotes mettant en scène des pratiques magiques aux objets apotropaïques comme les amulettes, en passant par toutes sortes d'instruments destinés à maudire un adversaire. On peut voir, sur ces vases par exemple, des représentations de femmes manipulant l'iynx, un objet en forme de petite roue au travers de laquelle passe un double cordon employé notamment dans le cadre de pratiques magiques féminines visant à charmer ou raviver la passion d'un amant.

4 Voir le vase du peintre de Talos à Ruvo di Puglia, Musée de Jatta 1501, où Médée porte le *kandys* perse.

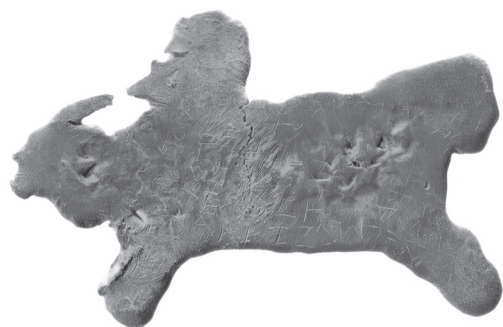


Fig. 2: Tablette anthropomorphe en plomb (9,5 x 6 cm), Karystos (Eubée), IV^e siècle av. J.-C. Paris, Cabinet des Médailles Froehner.VI.472. D'après Martin, Michaël, 2010, Sois maudit! Malédiction et envoûtements dans l'Antiquité, Paris, p. 151.

Sur un loutrophore conservé au Getty (fig. 1: 330 av. J.-C.), Aphrodite, l'iynx à la main, fait face à Zeus assis, et sert de prélude à la séduction de Lédä par celui-ci métamorphosé en cygne dans le registre inférieur, juste en-dessous des dieux. Ici, l'objet peut souligner le pouvoir séducteur de Zeus, ou suggérer que ce dernier a eu recours à l'aide d'Aphrodite afin de mener à bien sa conquête amoureuse. La catégorie des instruments de malédiction comporte divers artefacts comme des tablettes en plomb inscrites de messages à des entités surnaturelles, qu'on appelle défixions, ou tablette de défexion/de malédiction, *κατάδεσμος*, *katádesmos* («lier en bas») en grec et *defixio* («clouer») en latin, et qui accompagnent parfois des «poupées vaudou» prenant la forme de petites figurines anthropomorphes. Généralement trouvées sous la forme de petites tablettes de plomb dès le VI^e siècle av. J.-C. dans le monde grec puis romain jusqu'au VIII^e siècle apr. J.-C. environ, elles sont la plupart du temps inscrites d'imprécations résultant de situations précaires que seule la magie pouvait résoudre. Qu'il s'agisse d'un auge rival à maudire, d'un aubergiste concurrent, d'un adversaire lors d'un conflit judiciaire, d'un amant à conquérir ou d'un voleur à punir, le recours à la

magie représentait un moyen d'action discret mais efficace, car ces tablettes fonctionnaient bel et bien – de manière psychologique, un placebo en quelque sorte – comme leur utilisation sur plus d'un millénaire le montre. Il suffisait de se procurer une tablette de plomb – d'autres matériaux faisaient aussi l'affaire –, d'y inscrire une formule magique ou simplement le nom de sa victime, et de l'enfouir à un endroit stratégique: tombe, sanctuaire, puits... Si on se sentait créatif, on donnait à ces défixions des formes originales qui servaient à renforcer l'efficacité du sort comme le cas particulier d'une tablette anthropomorphe portant plusieurs textes (fig. 2; IV^e s. av. J.-C.)⁵ visant une femme nommée Isiade afin de restreindre ses mouvements, de lier ses membres et son corps dans une affaire peut-être amoureuse ou judiciaire, un envoûtement concrétisé visuellement par les mots gravés sur le plomb qui agit comme double du corps de la victime. Et si on ne connaissait pas les modalités du rituel, on faisait alors appel à un magicien professionnel.

Parmi les plus de 2'000 défixions trouvées jusqu'à aujourd'hui, seule une faible quantité porte une inscription suffisamment explicite pour identifier son contexte, sans parler de l'identité de son utilisateur. Un premier coup d'œil permet de remarquer que, lorsque l'utilisateur est connu, celui-ci est plus souvent un homme qu'une femme, remettant en question les descriptions des auteurs antiques qui

5 Gager, John G., 1992, *Curse Tablets and Binding Spells from the Ancient World*, Oxford, n° 19.

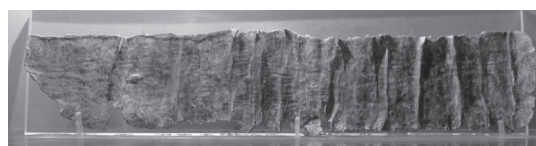


Fig. 3: Tablette de plomb (20 x 5 cm), 380-350. Pella, Musée archéologique.

tendent à assimiler la magie à la sphère féminine, bien que les femmes auraient également pu utiliser des tablettes en matériaux périssables disponibles à proximité du ménage.

Mais on y trouve aussi des femmes actives. Ainsi, sur une petite lamelle de plomb (27 x 3 cm; VI^e s. av. J.-C.) de provenance attique, on lit: (Je lie) Aristokydès et les femmes qui seront vues avec lui. Faites qu'il ne puisse se marier avec une autre femme ou jeune fille⁶.

Ici, manifestement une femme lie Aristokydès afin qu'il ne puisse pas avoir de relation avec d'autre femme (ἄλλην γυναῖκα) qu'elle. Une deuxième tablette (fig. 3 ; 380-350 av. J.-C.) de Pella porte un texte intéressant:

Le mariage et l'union de Thétima et de Dionysophôn, je les inscris pour les maudire ainsi que l'union de Dionysophôn avec toutes les autres femmes, avec les veuves, avec les vierges, mais surtout avec Thétima; et je les confie à Makron et aux divinités.

6 Trad. Martin, Michaël, 2010, *Sois maudit ! Malédiction et envoûtements dans l'Antiquité*, Paris, p. 116.

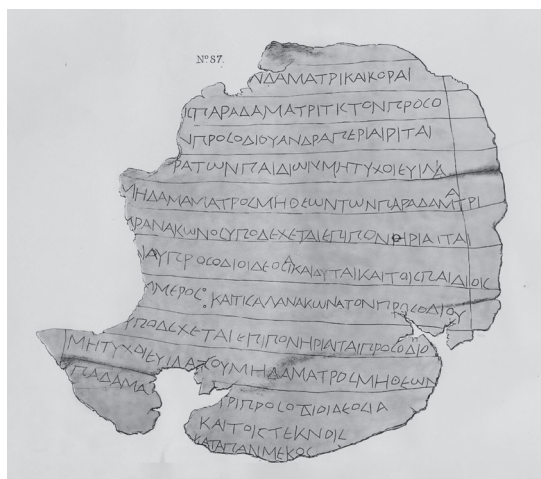


Fig. 4 : Tablette de plomb fragmentaire, perdue, II^e-I^{er} siècle av. J.-C. D'après Newton, Charles T., 1863. *A History of Discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae, I*, Oxford, n° 87, fig. 9.

Et quand moi j'aurai déterré cette tablette, que je l'aurai déroulée et qu'à nouveau je l'aurai lue, qu'alors seulement Dionysophôn prenne femme, mais pas avant. Qu'il ne prenne en effet pas d'autre femme que moi. Puissé-je, moi, vieillir auprès de Dionysophôn et aucune autre. C'est en suppliante que je viens à vous; prenez en pitié Phila, dieux chéris, car je suis une pauvre femme sans aucun ami. Mais, pour moi, veillez à ce que cela ne se produise pas et que Thétima meure de male mort...le mien; quant à moi, puisse-je connaître bonheur et félicité...⁷

L'utilisatrice de la tablette, dont le nom lacunaire a été interprété comme Phila⁸, veut proscrire l'union entre Thétima et Dionysophôn au profit de son propre mariage avec ce dernier, en tenant à l'écart toute autre femme. On remarque également que ce souhait est en quelque sorte résiliable, puisque Phila peut annuler l'enchantement à tout moment en déterrando la tablette. Le langage utilisé, qui semble devenir de plus en plus désespéré au fil du texte, suggère que Phila a rédigé elle-même la tablette. Quant à son identité, on pourrait y voir une épouse de Dionysophôn menacée par un nouveau mariage, une prétendante, ou même une hétéra voulant assurer sa relation avec cet homme⁹. Pour une femme de l'époque, un mari fidèle représentait bien souvent un gage de sécurité économique et sociale, autant pour une épouse que pour une prostituée, un besoin parfois vital justifiant un recours à des pratiques désapprouvées par la société antique.

7 Trad. Dubois, Laurent, 1995, « Une tablette de malédiction de Pella : s'agit-il du premier texte macédonien ? », *Revue des Études Grecques* 108.1, p. 197 (légèrement modifiée).

8 Voutiras, Emmanuel, 1988, *ΔΙΟΝΥΣΟΦΩΝΤΟΣ ΓΑΜΟΙ : Marital Life and Magic in Fourth Century Pella*, Amsterdam, p. 8.

9 Ficheux, Gaëlle, 2007, *Eros et Psyché. L'être et le désir dans la magie amoureuse antique*, thèse Université de Rennes 2, p. 67-69 et 74-75.

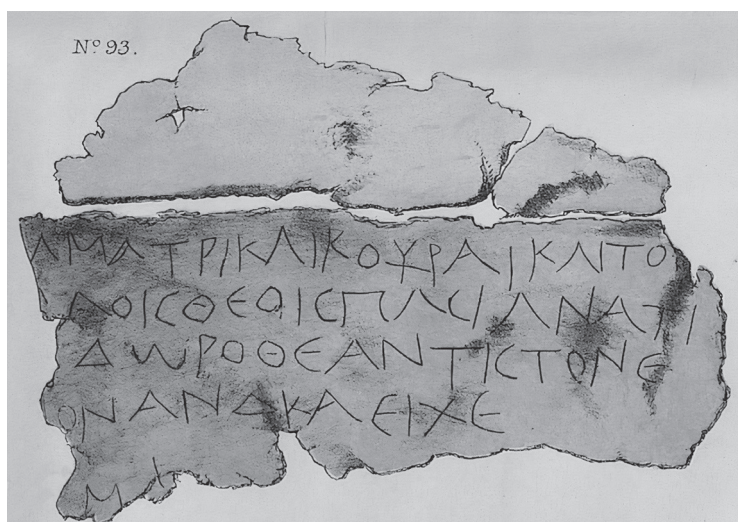


Fig. 5 : Fragment de tablette de plomb, perdue. II^e-I^{er} siècle av. J.-C.
D'après Newton 1863, n° 93, fig. 14.

Deux documents provenant du sanctuaire de Déméter et Perséphone de Cnide dévoilent d'autres cas de figure. Bien que ces deux tablettes soient quelque peu particulières par leur langage et leur lieu d'enfouissement – on les appelle « prières pour la justice » –, elles sont généralement analysées au même titre que les défixions dites « standards ». Elles font partie d'un lot de 13 artefacts similaires qui traitent de problèmes divers et qui ont potentiellement toutes été employées par des femmes, dans un sanctuaire, révélant peut-être une sorte de justice féminine organisée. Sur ces deux tablettes, on lit (fig. 4 ; II^e-I^{er} s. av. J.-C.) :

Prosodion consacre à Déméter, Korè et aux dieux qui sont aux côtés de Déméter la personne qui a enlevé le mari de Prosodion, oui, le mari de Prosodion, Nakôn, à ses enfants ; que cette personne ne trouve propices ni Déméter ni les dieux qui sont aux côtés de Déméter, si cette personne accueille les proches de Nakôn, au détriment de Prosodion, mais que les lois divines soient pour Prosodion et pour ses enfants, chaque fois. Et que la personne étrangère qui accueille Nakôn, le mari

de Prosodion, pour le malheur de Prosodion, ne trouve pas propices Déméter ni les dieux qui sont près de Déméter, mais que les lois divines soient pour Prosodion et ses enfants, en toutes circonstances.¹⁰

Et (fig. 5 ; II^e-I^{er} s. av. J.-C.) :

...Je dédie à Déméter, Korè et tous les autres dieux, Dorothea qui a pris mon homme ; Déméter...¹¹

Dans la première, Prosodion maudit la personne ayant séduit son mari Nakôn et, dans

la deuxième, Dorothea est dédiée à Déméter et Korè pour avoir volé l'homme de l'utilisatrice de la tablette. Prosodion mentionne à deux reprises ses enfants, et l'absence de punition envers Nakôn pourrait indiquer qu'il s'agit d'une demande de protection contre l'inconstance du mari¹², une situation manifestement similaire dans l'autre tablette, bien que son état très fragmentaire complique l'analyse. Gardons toutefois à l'esprit l'existence de défixions homoérotiques d'époque romaine rédigées en grec, impliquant une femme voulant en charmer une autre. Malgré leur datation bien plus tardive (II^e-IV^e s.), elles font planer un doute constant sur l'identité des utilisateurs lorsque leur sexe n'est pas explicite.

Ce que ces quatre exemples nous montrent, c'est une volonté de remédier à une situation potentiellement néfaste en contrôlant l'activité sexuelle d'une ou plusieurs victimes,

10 Trad. Bernand, André, 1991, *Sorciers grecs*, Paris, p. 314-415 (légèrement modifiée).

11 Trad. personnelle.

12 Eidinow, Esther, 2007, *Oracles, Curses, and Risk among the Ancient Greeks*, Oxford, p. 224.

un mari ou un amant ainsi que ses potentielles conquêtes amoureuses. Cette utilisation de la magie, qu'on qualifierait de défensive, est bien différente des descriptions des sorcières littéraires, mais il ne faut pas non plus négliger un usage à destination érotique de ces tablettes, visant à accaparer un amant afin de satisfaire un désir sexuel sans finalité maritale.

Samuel Sottas
Université de Fribourg

En savoir plus :

Carastro, Marcello, 2006, *La cité des mages. Penser la magie en Grèce ancienne*, Grenoble.

Graf, Fritz, 1994, *La magie dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris.

Martin, Michaël, 2010, *Sois maudit ! Malédictions et envoûtements dans l'Antiquité*, Paris.

Galoppin, Thomas, sous presse, *Entre le plomb et les pierres. Transformations des pratiques magiques dans les mondes grec et romain*, Paris.



FEEL THE DIFFERENCE...

Hotel Continental
Lausanne - Switzerland

L'hôtel Continental, situé en face de la gare, dispose de 116 chambres entièrement rénovées en 2009 et 2010.

Notre Café-restaurant « Le Pain Quotidien » ouvert 7j/7 dès 07h00 à 19h00

Le fitness ACTIVFITNESS, de plus de 1000 m² gratuitement à disposition de nos clients.

Et nos 5 salles de conférences décorées par le célèbre peintre suisse Hans ERNI.

2, Place de la Gare, CH-1001 Lausanne / Switzerland
Tel: +41 21 321 88 00, Fax +41 21 321 88 01
www.manzprivacyhotels.ch, reservation@hotelcontinental.ch